

jusqu'à sa mort ? Sa foi n'a-t-elle pas faibli ? Ne s'est-elle même pas éteinte ?

Victor Hugo, ou, quel qu'il soit, le journaliste du *Conservateur* que nous avons cité, indigné des procédés calomnieux dont l'écrivain était l'objet, finissait son plaidoyer par ce mot sonore : « Sur cet athlète invulnérable la cicatrice ne reste même pas. »

Cette rhétorique excita quelques sourires dans le camp opposé¹. Et le fait est que la cicatrice est restée. Non certes que les critiques les plus sérieux usent aujourd'hui contre l'auteur du *Génie du Christianisme* de toutes les anecdotes sans autorité, qui parurent émuouvoir ses ennemis, dans les premières années de ce siècle ; mais, outre que quelques-unes semblent faire encore parfois impression, Chateaubriand a été attaqué depuis par d'autres armes. Sa réputation de sincérité en religion a reçu des blessures nouvelles qui n'ont pas guéri vite : elles se voient toujours.

On lui a opposé tout ensemble et ses principes et ses passions. On a dit, et plus souvent encore laissé entendre, qu'il avait montré plus d'une fois, par ses paroles mêmes, qu'il n'était pas un véritable croyant ; ce dont ses mœurs légères devaient passer pour une autre preuve, indirecte sans doute, mais néanmoins convaincante.

Étudions ces deux griefs. Parlons successivement des doctrines de Chateaubriand et de sa conduite morale. Nous verrons que sa foi est hors de toute atteinte ; elle ne doit pas être soupçonnée.

1. Voir Cousin d'Avalon : *Chateaubriantina*, t. II, p. 87.

II

LES DOCTRINES RELIGIEUSES DE CHATEAUBRIAND DE SA CONVERSION A SA MORT

CHAPITRE I

QUE LE CARACTÈRE DE CHATEAUBRIAND DONNE DU CRÉDIT A SES DÉCLARATIONS RELIGIEUSES

§ I. Sentiment de l'honneur. — § II. Désintéressement. — § III. Passion de la popularité. — § IV. Que le goût d'un rôle à jouer ne saurait expliquer chez Chateaubriand l'hypocrisie religieuse.

§ I. — SENTIMENT DE L'HONNEUR

On peut refuser sa sympathie à M. de Chateaubriand ; on ne peut lui refuser son estime. Ce fut vraiment un homme d'honneur.

Tout politique perspicace qu'il était, encore qu'il ait eu sur l'avenir des vues nettes et profondes, il a commis des fautes dans le maniement des affaires, au pouvoir comme hors du pouvoir. Les appétits d'une ambition aussi ardente à poursuivre le but qu'incapable d'en jouir après l'avoir atteint, sa vanité exigeante, la susceptibilité ombrageuse d'un amour-propre extrêmement sensible aux blessures et obstiné à en tirer vengeance, tous ses défauts

sont connus, et on a quelque peine à les lui pardonner, en voyant parfois l'usage malheureux qu'ils le poussent à faire de son talent.

L'homme privé n'est pas davantage sans reproche. Il eut des passions et ne sut pas toujours en rester maître; il céda à leurs conseils, nous le verrons, et eut la faiblesse de s'en laisser vaincre.

Mais, au demeurant, sa dignité est sauve, il n'y a jamais porté aucune atteinte. Peu d'hommes ont eu un plus vif sentiment de respect pour eux-mêmes; on peut dire qu'il avait l'honneur intolérant: toute bassesse lui faisait horreur. L'apparence même de ce qui aurait pu nuire à son estime envers lui-même le révoltait; il ne supportait pas l'idée d'être amoindri à ses propres yeux. Il disait de lui: « De tous les témoins, c'est celui aux yeux duquel je craindrais le plus de rougir. » Beau trait de sa physionomie morale, qui a frappé ceux mêmes qui l'ont jugé avec rigueur. Sainte-Beuve a écrit: « Ce que Chateaubriand a toujours eu, ce qu'il a su garder jusqu'à la fin bien mieux que ses successeurs, même les plus illustres, c'est la dignité, cette haute estime de soi et qui s'imposait aux autres. Il n'était pas homme à se baisser¹. »

En 1804, il venait d'être nommé ministre de France près de la République du Valais. Il avait trente-six ans; Bonaparte lui ouvrait toute grande la voie des honneurs, et, dans son nouveau poste, on l'attendait avec une bienveillance impatiente, que le diplomate devait à l'écrivain. Tout à

1. *Chateaubriand et son groupe*, t. II, p. 113, en note.

coup, quelques jours avant son départ, comme il passait près des Tuileries, il entendit annoncer la condamnation et la mort du duc d'Enghien. Ce cri tomba sur lui comme la foudre; il rentra chez lui et rédigea sa démission. C'était prendre parti, briser sa carrière et donner une leçon périlleuse à un maître tout puissant, qui entendait ne pas être discuté et ne reculait point devant la violence. On faisait leur procès, à ce moment même, au général Moreau et à Georges Cadoudal: « Le lion avait goûté le sang », il était dangereux de l'irriter.

Aucune crainte n'arrêta Chateaubriand. Tout le monde tremblait autour de lui, même pour sa vie. Fontanes éperdu le voyait déjà fusillé avec les siens. Pendant plusieurs jours, sa porte fut assiégée par ceux qui l'aimaient: ils venaient d'heure en heure prendre en frémissant des nouvelles. Un peu plus tard, Bonaparte disait à sa sœur, M^{me} Bacciochi: « Vous avez eu bien peur pour votre ami. » C'était avouer le péril que cet ami avait couru pour sa chevaleresque témérité¹.

Cela ne l'empêcha pas d'écrire quatre ans après, dans son journal *le Mercure*, un article audacieux, plein d'allusions redoutables. Napoléon, alors tout enivré de gloire et de puissance, y était visé dans la personne de Néron. L'auteur protestait vivement contre sa tyrannie. Que cette protestation paraisse ou non opportune, il faut bien reconnaître qu'elle

1. *Mémoires d'outre-tombe*, II, p. 375-378. M^{me} de Chateaubriand a écrit de son côté: « Pour Fontanes, il devint fou de peur; il se voyait déjà fusillé avec M. de Chateaubriand et tous nos amis. » Cf. Pailhès: *Chateaubriand, sa femme et ses amis*, Bordeaux, 1896, p. 297.

était courageuse. Chateaubriand avait cru devoir la faire, dans le silence universel, et il l'avait faite, en dépit des représailles qu'il prévoyait bien.

« Si le rôle de l'historien est beau », disait-il, « il est souvent dangereux ; mais il est des autels comme celui de l'honneur qui, bien qu'abandonnés, réclament encore des sacrifices ; le Dieu n'est point anéanti, parce que le temple est désert. Partout où il reste une chance à la fortune, il n'y a point d'héroïsme à la tenter ; les actions magnanimes sont celles dont le résultat prévu est le malheur et la mort. Après tout, qu'importent les revers, si notre nom, prononcé dans la postérité, va faire battre un cœur généreux deux mille ans après notre vie¹ ? »

Le Mercure fut supprimé, et son propriétaire demeura quelque temps sous le coup de la colère impériale. Il échappa comme par miracle à toute violence, et alla se faire oublier dans la solitude de *la Vallée-aux-Loups*².

Plus tard, Napoléon, qui avait pour lui de l'estime, — car ils se sont estimés l'un l'autre en se détestant, — manifesta son étonnement qu'il ne fût pas encore académicien. Aussitôt l'Académie le nomma. Il remplaçait Marie-Joseph Chénier et devait, par conséquent, prononcer son éloge. Chénier avait joué un rôle dans la Révolution. Son successeur ne consentit pas à dissimuler ce qu'il en pensait ; il tint à condamner les fautes qu'avait commises le révolutionnaire comme à exalter la liberté qu'il avait aimée.

1. *Mémoires d'outre-tombe*, II, 436.

2. *Mémoires d'outre-tombe*, t. II, p. 325. Cf. Sainte-Beuve, t. II, p. 99-101.

Son discours fut soumis d'avance à l'Académie et à la Cour : il déplut à l'une et l'autre. L'Empereur s'emporta ; il exigea que le récipiendaire corrigéât son texte, et il prit la peine d'indiquer lui-même les endroits où devaient porter les corrections¹.

1. Il se passa même, à cette occasion, une petite comédie qui n'est que trop humaine. Il est intéressant de la rappeler, quoiqu'elle soit connue. Napoléon s'était fait envoyer le manuscrit du discours à Saint-Cloud ; peu après, M. Daru, membre de l'Académie française, qui remplissait alors les fonctions de secrétaire intime, se rendit, selon son habitude, au cabinet impérial. Dans l'antichambre, plusieurs personnages importants attendaient leur tour d'audience. Quand M. Daru parut dans ce cercle, « il fut accueilli de toutes parts avec un empressement proportionné à la hauteur de son crédit. Il entre dans le cabinet, et voilà que bientôt tout entretien cesse, et que les courtisans, favorisés par une indiscretion générale, prêtent l'oreille aux paroles irritées qui sortaient de la bouche de l'Empereur. On n'avait pas entendu le commencement de l'entretien, qui avait eu lieu à moins haute voix. L'Empereur venait de lire ou de relire le passage controversé du Discours du nouvel académicien. Dans l'effervescence toujours croissante de sa colère... il apostrophait M. de Chateaubriand absent, dans des termes tels que ceux-ci :

« Il vous faut donc de l'effet, Monsieur, toujours de l'effet, etc... Eh bien ! Monsieur, si mon empire et le principe sur lequel je l'ai fondé ne vous conviennent pas, vous êtes libre d'en sortir. Allez porter ailleurs vos haines opiniâtres et des principes que le bien commun m'a ordonné d'étouffer. »

Chacun écoutait avec stupéfaction ces paroles véhémentes, qui perçaient l'épaisseur des portes ; et comme M. Daru était seul dans le cabinet de l'Empereur, on ne doutait pas qu'elles ne lui fussent adressées. Le ministre sortit du cabinet peu de temps après cet éclat ; il se fit un vide immense autour de lui. Ceux mêmes qui tout à l'heure l'avaient accablé de sollicitations mettaient entre eux et lui la plus grande distance. Etonné, il cherchait sur tous les visages la cause de cette répulsion unanime. Enfin l'un d'eux eut le courage de s'adresser à lui, quoiqu'en le croyant un ministre disgracié, et lui demanda d'où pouvait venir un tel changement. « Eh ! reprit M. Daru, qui vous fait donc croire à une disgrâce ? — Mais, reprit son interlocuteur, ce sont les terribles paroles que nous venons d'entendre : *Sortez de mon empire, si mes lois ne vous conviennent*

Chateaubriand refusa. Il se fermait ainsi les portes qu'on venait de lui ouvrir. Il le savait bien ; mais il ne voulait pas acheter le plaisir d'entrer à l'Académie par la dissimulation de sentiments dont il jugeait l'expression nécessaire. Le silence en de telles occasions lui était insupportable ; c'est un sacrifice que son indépendance ne fit jamais.

Il y avait en lui quelque chose de la liberté capricieuse de ces flots, avec lesquels il avait joué dans son enfance sur les grèves bretonnes, et au milieu desquels il dort aujourd'hui dans son tombeau de granit, caressé des vents et bercé par les orages. Rien n'était capable d'enchaîner sa pensée ni d'imposer silence à sa voix. « Toujours sauvage au fond et indompté jusque dans les coquetteries mondaines », il eut sans doute des défauts d'esprit et des erreurs de conduite, mais « à travers tout cela, de perpétuels jaillissements de talent et une élévation extraordinaire qui jette hors du connu : une grande nature primitive qui reprend le dessus et qui se donne espace¹ ».

Aussi la vérité lui échapperait-elle bien vite comme malgré lui s'il croyait trouver dans les circonstances extérieures quelque raison de s'imposer le mensonge. Il n'est pas armé pour l'hypocrisie ;

pas. Alors M. Daru partit d'un grand éclat de rire, et les courtisans, en voyant un tel gage de sécurité, reformèrent bientôt le cercle autour de lui ; puis plusieurs l'abordèrent en disant : « Vous pensez bien que je n'ai pas été dupe d'une telle méprise. » (Ch. de Lacretelle : *Histoire du Consulat et de l'Empire*, t. V, p. 86-88).

M. Lacretelle tenait l'anecdote de M. Daru lui-même.

1. C'est Sainte-Beuve lui-même qui le juge ainsi, *Chateaubriand et son groupe*, t. II, p. 112.

son caractère y répugne, et, de même qu'à l'Achille d'Homère, elle lui est « odieuse comme les portes de l'enfer ».

*
* *

En matière d'art, pour ajouter à l'effet, était-il capable d'arranger un peu ses souvenirs ? On l'en a accusé, et, pour certains cas du moins, nous l'avons vu¹, l'accusation n'est pas justifiée. Mais, le serait-elle pour d'autres, il faut bien reconnaître que ces petits mensonges de l'artiste ne prouvent rien contre la sincérité du croyant.

Un homme distingué, fin connaisseur et lettré érudit, disait un jour à quelqu'un qui lui parlait de la religion de Chateaubriand : « Quoi ! vous croyez « à la vérité de sa parole et à la franchise de ses « sentiments ! Mais songez donc au récit d'Eudore, « dans les *Martyrs* : souvenez-vous de cette page « célèbre où le narrateur rappelle le golfe de « Mégare et les villes jadis florissantes dont on « aperçoit les ruines en le traversant. Il trouve nos « douleurs humaines peu de chose devant les « cadavres de ces cités. Et il ajoute que, s'il put faire « alors ce rapprochement, si la vanité de toutes « choses le frappa, c'est parce qu'il était chrétien. « Or, tous les littérateurs le savent, le passage est « emprunté à un païen, Sulpitius, un des correspon- « dants de Cicéron. Fiez-vous donc à un homme, « qui est capable de duper à ce point son lecteur !

1. Cf. *Introduction*.

« Ceci suffit à le juger ; il n'est pas possible de le prendre au sérieux. »

Ce petit réquisitoire ne manque pas d'intérêt : c'est un exemple caractéristique de ceux qui ont été mis à la mode contre Chateaubriand. A ce titre, il a son importance et vaut qu'on s'y arrête.

D'abord le reproche, d'où il part, fût-il mérité, la conséquence où il arrive serait évidemment sans proportion ni mesure. Il faudrait appliquer ici le mot de l'école sur la conclusion « plus étendue que les prémisses », laquelle constitue une des formes classiques du sophisme ; *latius patet quam præmissæ*.

Mais, de plus, l'accusation porte à faux. On n'a qu'à relire le passage¹. Eudore ne dit point que cette comparaison ne pouvait venir à l'esprit des païens. Il raconte, au contraire, que la foule (qui était païenne), accourue sur le pont du navire, la faisait en silence, les yeux attachés sur un spectacle dont la beauté mélancolique touchait même les matelots. Ce qu'il se contente d'avancer en faveur de sa religion, c'est que de *jeunes* païens de son âge, qui se trouvaient avec lui sur le vaisseau, furent insensibles à cette leçon du néant, tandis que lui même put l'entendre, malgré sa jeunesse, formé qu'il était aux graves pensées par une doctrine austère, qui développe la raison avant l'heure, ce que ne fait pas le paganisme. Voilà tout ce qu'il affirme, et l'exemple de Sulpitius n'est pas pour le démentir ; car ce magistrat, qui gouvernait la Grèce,

1. *Les Martyrs*, livre IV ; *Œuvres*, t. IV, p. 58.

avait de beaucoup dépassé son âge, quand la vue des « cadavres » d'Egine et de Corinthe lui inspirait ces réflexions profondes sur l'irréparable fragilité de tout ce qui brille et de tout ce qui vit ici-bas.

Enfin ce qui écarte jusqu'à l'idée d'une supercherie, ce qui prouve avec évidence la parfaite bonne foi de l'écrivain, c'est qu'il indique lui-même, à la fin du volume, dans une note à laquelle il renvoie, que cette page est imitée de la lettre de Sulpitius à Cicéron¹.

Voilà qui tranche absolument la question et qui montre que la loyauté de Chateaubriand éclate justement dans un endroit de ses œuvres, dont on a prétendu se servir pour la trouver en défaut !

C'est qu'en effet elle n'est pas contestable. De feindre des sentiments qu'il n'avait pas, c'était contraire à sa nature. L'eût-il voulu, il n'en était pas capable. Lui-même l'a déclaré, et ce que nous savons de son caractère et de ses penchants s'accorde avec ses paroles et les confirme :

« Si je n'étais pas chrétien », dit-il, « je ne me donnerais pas la peine de le paraître : toute contrainte me pèse ; tout masque m'étouffe ; à la seconde phrase, mon caractère l'emporterait et je me trahirais². »

1. Il donne même la référence pour l'original : liv. IV, épist. V, *ad familiares*.

2. Préface de l'*Essai*, édition de 1826 ; ce passage fut reproduit deux ans après dans la préface des *Mélanges politiques*.